

Jean-Louis Chassaing

Les entretiens préliminaires ne sont pas préséance : le temps de la demande aujourd'hui

« Est-ce que faire une analyse peut m'apporter quelque chose... Dites-moi, là maintenant ! » Ce propos m'a souvent fait penser à un jeune enfant qui ne monterait sur le manège que s'il était sûr auparavant de gagner la queue du mickey !

L'assurance, la garantie... de ne pas trop y perdre !

Pour l'analyste c'est laisser, d'emblée, et c'est en ce sens que les entretiens préliminaires ne sont pas préséance, s'installer l'instant de voir, qui est à la fois celui de l'avant engagement (par exemple « aller voir » plusieurs analystes), et celui qui une fois engagé, ce qui nécessitera le temps pour comprendre et le moment de conclure, celui qui aura été l'instant de voir de la cure. C'est laisser un peu déjà le silence, là où se jouent la voix et le regard, l'objet « a ».

Les demandes aujourd'hui ce sont aussi « Pas de médicament mais pas d'analyse non plus... » ! Ou encore « Mon passé est normal... rien à dire ! », « rien de particulier (particulier dont Lacan l'associait au symptôme)...mais ça ne va pas (que Lacan associait aussi au symptôme !) »

INTRODUCTION

Puisque nous sommes à l'Université je me permettrais de rappeler – et ceci pour une raison précise dont je vous ferai part ensuite – ce que Freud pensait de ce rapport « psychanalyse et université ». Plus exactement « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ? » ; le texte original est en hongrois, il n'existe pas de texte en allemand, la transcription aurait été faite par Ferenczi et publiée le 30 mars 1919 dans un périodique médical à Budapest¹.

Il mentionne que l'étude de la psychanalyse pourrait préparer à l'étude de la psychiatrie ; il donne son point de vue sur cette dernière, déjà, à cette époque. « Dans sa conception actuelle, la psychiatrie est exclusivement de nature descriptive (*nous y sommes en effet revenus* !²). Elle prépare seulement l'étudiant à identifier une série d'entités pathologiques qui lui permettent de distinguer les affections incurables et les troubles dangereux à l'égard de la société. La seule relation qu'elle entretient avec les autres branches de la science médicale se situe au niveau de l'étiologie organique... mais elle ne propose pas la moindre compréhension des faits observés ». Depuis cette rédaction la psychiatrie a pu s'intéresser, grâce à la psychanalyse et à la phénoménologie à une compréhension, mais l'organicité aujourd'hui « la tient » à nouveau...

Pour Freud il s'agissait avec la psychanalyse de « forger un lien

¹ Freud, S. ; in *Résultats, idées, problèmes*, I. 1890-1920 ; P.U.F. 1984, Paris.

² annotation de J.L.C.

plus étroit » avec d'autres disciplines (pas n'importe lesquelles, il mentionne l'histoire de la littérature, la mythologie, l'histoire des civilisations et la philosophie de la religion), ceci « au sens d'une *universitas literarum* – entre la science médicale et les branches de la connaissance qui se déploient dans la sphère de la philosophie et des arts ». La suite est importante. « Il est évident que cet enseignement ne pourrait être dispensé que d'une manière dogmatique et critique, au moyen de cours théoriques »... et il souhaitait alors que « les professeurs de psychanalyse aient accès à un département de consultation externe... », et que « pour la psychiatrie analytique (*noter le terme !³*) on devrait avoir un service fermé ».

3 id.

Mais surtout Freud se préoccupe ainsi de la pratique qui doit accompagner l'enseignement, « la pratique effective » écrit-il, et il fait la comparaison suivante : « il sera bien suffisant qu'il (*l'étudiant*) apprenne quelque chose *sur* la psychanalyse, et quelque chose *venant de⁴* la psychanalyse. Après tout, ce n'est pas la formation universitaire qui prépare l'étudiant en médecine à devenir un chirurgien qualifié ; quiconque se destine à la chirurgie comme profession ne peut faire l'économie d'une formation ultérieure sous forme de plusieurs années de pratique dans un service de chirurgie à l'hôpital.» Ainsi pour Freud il n'est pas inutile d'enseigner quelque chose « sur » et « venant de » la psychanalyse, ce qui est un objectif en soi, mais cela est insuffisant pour en exercer la pratique effective. Le « venant de » la psychanalyse impose selon moi de tenir un discours analytique, qui tourne avec les autres discours (voir à ce titre le début du séminaire de Lacan *D'un discours qui ne serait pas du semblant* dans lequel Lacan interpelle son auditoire ainsi que sa propre place dans son séminaire).

4 les italiques sont de Freud.

La raison pour laquelle j'évoque ceci, prudemment, est que vous avez étudié cette année les textes essentiels sur la psychanalyse et le temps, ce qui n'est pas mon cas, et votre titre a plutôt évoqué pour moi, a résonné sur le plan de la clinique. Le premier numéro de la « Revue Lacanienne » de juin 2008 a pour thème de dossier *Psychanalyse et psychothérapies*, la question de la temporalité n'y est pas absente... Et un des thèmes de la « Fondation Européenne pour la psychanalyse » est actuellement celui de la demande aujourd'hui.

II. Une demande la semaine dernière a été pour ce qui me concerne curieuse. **Une femme** vient me consulter pour un certificat médical, psychiatrique mais la question de la demande aujourd'hui est intéressante. Il s'agissait d'un certificat afin que ses séances de psychothérapie effectuées déjà depuis quelque temps avec une psychologue lui soient remboursées. Elle avait appris que la MGEN, assurance des enseignants, remboursait des séances de psychothérapie (laquelle ?...) pour les femmes en post-partum. Huit euros par séance restaient à la charge de la patiente et un total de 150 séances était déterminé. Pourquoi pas ?... Avec les ticket-psy, les tickets-post-partum... Bientôt pour les pères ??? Égalitarisme oblige !

Pourquoi pas cet accueil administré qui aide les jeunes mères à « se lancer » dans une « psychothérapie », et à atténuer leurs difficultés ? Mais je relisais ce livre, *États des lieux de la psychanalyse*, avec ce rapport de la pratique administrée en Allemagne (le livre est de 1991). L'auteur écrit « Avec le temps, beaucoup ont perdu de vue que la réglementation portait seulement sur la psychothérapie, sans toucher

à l'analyse elle-même. Le niveau attractif des honoraires conventionnés a fait le reste : plutôt que de demander moins d'argent en privé, les analystes ont préféré se conformer aux directives étatiques, et appeler psychanalyse des thérapies remboursées, sans s'interroger autrement sur la nature des cures ainsi conduites. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Allemagne, 90 % des « psychanalyses » s'achèvent, ou s'arrêtent, à la trois centième séance. » Rester sur le qui-vive, sur ce qu'est l'analyse.

Autre jeune femme ; 28 ans, que j'avais reçue deux années auparavant. Elle était angoissée, avec de fortes tendances interprétatives sur le mode paranoïde. Étudiante, elle file alors à Paris où elle sera hospitalisée peu de temps après son arrivée, à Sainte-Anne, pour état délirant avec quérulence. Il s'agissait d'après les propos qu'elle me tient en revenant donc me consulter, d'un délire assez mal systématisé, sur un mode apparemment confabulatoire, à thème sexuel (de viol ou d'effleurements durant la nuit alors qu'elle n'est pas très réveillée... d'objets déplacés, de pénétration en tout cas... de son home et/ou d'elle-même). Ceci dans le cadre, précisera-t-elle par la suite avec difficulté, d'une relation passionnelle mais selon elle de sexualité contrainte avec un ami qui la quittera.

Le diagnostic m'a semblé difficile, je la reçois hors de son délire mais elle est rigide, évasive dans ses propos, méfiante et méticuleuse. Psychose ? Rigidité obsessionnelle ? L'évolution est plutôt bonne au fur et à mesure des entretiens.

Cette jeune femme m'interroge pour au moins deux propos précis.

1. Lors d'une séance elle se dit « heureuse de la séance précédente, qui lui a apporté quelque chose ».

2. Alors qu'elle travaille, et qu'elle est moins angoissée, elle dit « paradoxalement c'est plus lent pour aller au travail ».

1. Elle se dit « surprise de pouvoir développer le temps... de le voir étiré » ; c'est-à-dire d'avoir des projets, pouvoir se projeter dans l'avenir, anticiper. Je la questionne. Elle dit « c'est par rapport à l'instant, avant c'était focalisé, étrié, réduit à la tâche à accomplir... J'étais totalement obnubilée par le fait d'avoir à réussir pleinement la tâche *hic et nunc*, c'était concentré sur l'instant ». Il m'apparaît ici qu'elle pouvait désormais se décoller de l'émotion de la « réussite » à tout prix, de sa « difficulté »... Celle-ci était liée à son aspect méticuleux, rigide, rigoureux tout du moins avec obligation de réussir, de perfection à réaliser parfaitement, comme un commandement non perçu mais tyrannique. Obsessionnalité ? Mais Lacan dans le séminaire sur la psychose dit que le psychotique ne manque pas tant de rigueur qu'il en mettrait justement trop et s'y perdrait...

2. Cette patiente a du mal, lequel ? Elle évoque – « paradoxalement » - une lenteur d'effectuation des tâches présentes – le travail actuel – en balance avec le fait – nouveau pour elle – de se projeter dans le temps.

Je ferai deux remarques.

Ce sont ces propos, « lenteur d'effectuation » des tâches actuelles, qui sont des exigences personnelles, avec ses excès de concentration, sa peur de ne pas « réussir », son insatisfaction douloureuse et angoissée d'elle-même. Ce qui est différent du « je suis incapable » évoqué sans cesse auparavant. L'« incapacité », malgré une lenteur réelle, est remplacée par la conscience d'une exigence tyrannique à

bien faire...

Elle mentionne de fait des difficultés liées à cette division : l'actuel à réaliser – dans la perfection – et le projet en anticipation. Question, s'agit-il de division ou de discordance, de dissociation si deux choses temporellement différentes sont pensées – perçues- en même temps ?

Quelle est sa place ? Elle parle d'une mère qui « ramène tout à elle-même et à son propre passé... Un père qui a menti durant des années sur une homosexualité ; il a quitté sa femme sur le tard pour vivre avec un homme »...

Je profite de ce cas pour citer **Jean Bergès** lorsque dans le livre *Le corps dans la psychanalyse et le corps dans la neurologie* il reconnaît le trait de symbolique à trois aspects de la vie de l'enfant en relation avec sa mère : le débordement (le fonctionnement versus la fonction), l'anticipation, et l'hypothèse.

De même, ici je reprendrai les travaux, acharnés, du **Professeur Jean Sutter** (Marseille) à propos de l'anticipation. J'ai le souvenir de cet homme qui intervenait, à la fin de sa vie, lors des colloques, et citait toujours « **l'anticipation** », thème « si souvent oublié de la clinique » ! Un livre est d'ailleurs sorti, hommage à l'homme, également à ce champ qui a malheureusement quitté la psychiatrie, celui de la phénoménologie, bien représentée jusqu'à une époque récente au CHU de Marseille. Il paraît qu'un groupe a repris le flambeau ailleurs (mais où ?).

Dans ce livre, présenté par le Professeur Yves Pélicier⁵, Sutter écrit notamment : « Le psychanalyste (ou le « psychanalysant ») s'empresse de le rapporter (*il parle du matériel recueilli*) au passé dont les traces s'inscrivent à travers l'inconscient dans le déterminisme des conduites actuelles. Démarche légitime, sans doute, mais qui le détourne radicalement d'accorder son attention à tout ce que le patient a fait en sa présence pour se projeter dans l'avenir. Quant au psychiatre « traditionnel », il va réduire le courant de vie, que pourtant il vient de provoquer, à une série de symptômes et de signes portant l'estampille des bons auteurs mais qui ont depuis longtemps perdu toute signification dynamique pour se scléroser en signifiants veufs de leurs signifiés, qui choquent bien légitimement les jeunes (nombre de moins jeunes aussi) et les éloignent de la sémiologie ». Évidemment Sutter n'accrochait pas avec la psychanalyse, encore moins avec les concepts lacaniens, mais il avait de la culture, et se souciait de représentations cliniques effectives et bien pensées. Et il avait fait de l'anticipation son « cheval de bataille », restaurant par là une clinique dans laquelle par exemple l'obsessionnel, l'hystérique ou encore le mélancolique ne sont pas sans évoquer la question du temps !

⁵ Sutter, Jean ; *L'anticipation*, PUF, collection « Psychiatrie ouverte », 1983.

Une jeune femme vient d'une autre ville dans laquelle « elle a fait une analyse ». Je la reçois une première fois. Elle raconte qu'elle est restée longtemps en face à face, elle ne sait pas pourquoi. Elle veut « **reprendre** » (?), ou « **poursuivre** » (?) s'interroge-t-elle, son analyse ; les deux sans doute ! L'inconscient n'est pas dans ce temps-là ; il viendra, l'inconscient à venir disait Jacques Nassif. Et après avoir écouté cette première fois cette jeune femme, et lui avoir demandé si elle avait à voir d'autres collègues, je lui ai signifié que la fois prochaine elle irait sur le divan ? Quand allonge-t-on ?... Elle en fut agréable-

ment surprise – ne pas tout recommencer ! – et en acquiescent elle fut ensuite surprise de l'arrêt de chaque séance. Elle comprit vite que cela s'effectuait autant que possible sur des signifiants-clé... Auparavant c'était en fonction de l'heure... ! Elle dit que cela modifiait son rapport au passé ; elle avait peur d'avoir à redire des choses fort pénibles, désagréables pour elle, notamment des choses qui avaient déjà été avancées dans l'analyse antérieure et qui portaient sur le sexuel. Non seulement elle « ne voulait pas tout reprendre » mais elle en était dans ses associations à une crudité scabreuse de ce sexuel et elle me sut gré de l'avoir allongée sur le divan d'emblée. Pas de face à face, à cet instant de ses propos difficiles. L'association libre en effet en fut facilitée, cette association qu'elle avait du mal à laisser se dérouler sans barrières. Association libre, ou libre association dont Lacan dit « qu'il n'en a jamais parlé qu'avec ironie, il n'y a pas plus de libre association qu'on ne pourrait dire qu'est libre une variable liée dans une fonction mathématique, et la fonction définie par le discours analytique n'est bien évidemment pas libre, elle est liée. Elle est liée par des conditions que je désignerai rapidement comme celles du cabinet analytique. » (Leçon du 17 février 1971, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*).

Dans ma pratique lors d'une séance de **contrôle** le contrôleur me dit, à propos d'une patiente qui avait du mal à parler « pourquoi cela ; c'est parce qu'elle est en face à face. Voilà la différence avec la psychothérapie, on peut dire que cette dernière est un viol ». Freud et la question du regard.

Comment penser ces redites, ces retours, craints, avec un « nouvel analyste », alors que nous savons qu'ils sont le lot de chaque analyse avec le même analyste. Si ce n'est que l'adresse change en effet, à savoir le retour que l'analysant en attend. Si ce n'est aussi que la chaîne signifiante, qui comporte les signifiants de la répétition, ne se développe pas dans le même espace, mais pas non plus dans le même temps. Pas non plus dans les mêmes scansion (cf. l'arrêt selon l'heure ou selon les signifiants).

De quoi s'agit-il concernant la chaîne associative et cette répétition, laquelle n'est pas reproduction comme s'il ne s'agissait que d'un *discourcourant*.

Dans le séminaire *Le transfert dans sa disparité subjective, ses incursions techniques, sa prétendue situation* on peut lire « ... le sujet conserve une chaîne articulée hors de la conscience, inaccessible à la conscience, une demande et non pas une poussée, un malaise, une empreinte ou quoi que ce soit... Mais au contraire s'y lit une trace..., cernée d'un trait, isolée..., portée à une puissance qu'on dirait idéographique, à condition que ce terme d'idéographique soit bien souligné comme n'étant d'aucune façon un indice portable sur quoi que ce soit d'isolé, mais toujours lié à la concaténation de l'idéogramme sur une ligne avec d'autres idéogrammes eux-mêmes cernés de cette fonction qui les fait signifiants. Cette demande constitue une revendication éternisée dans le sujet, quoique latente et inaccessible, un statut, un cahier des charges, ..., une trace, mais qui prend date à jamais, un enregistrement, oui, mais si vous mettez l'accent sur le terme registre, avec classement au dossier, une mémoire, oui, mais au sens qu'a ce terme dans une machine électronique.

Eh bien, c'est le génie de Freud d'en avoir désigné le support de cette chaîne... ». Il s'agit, ce support, du Ça de la deuxième topique, de

la pulsion de mort, de l'automatisme de répétition. Position du désir spécifie-t-il (leçon du 11 janvier 1961).

Ou encore dans le séminaire *L'identification* (leçon du 30 mai 1965). Il parle de la coupure comme engendrant la surface. « Effet de signifiant, la coupure a d'abord été pour nous, dans l'analyse phonématique du langage, cette ligne temporelle, plus précisément successive des signifiants que je vous ai habitués à appeler jusqu'à présent la *chaîne signifiante*. »

De même dans la leçon du 29 avril 1964 des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : « L'inconscient, ce sont les effets sur le sujet, de la parole, l'inconscient, c'est la dimension où le sujet se détermine du fait et dans le développement des effets de la parole ».

Revenons à cette dernière patiente. « **Je l'ai déjà dit !** » ; ce que l'on entend souvent chez d'autres. Encore et encore des tours de la demande ; et encore appel à l'interprétation ? Laquelle viendrait conjointre sur des signifiants l'actuel et le passé, interprétation qui plus est se prolonge dans son effet d'après-coup. Celui-ci est à entendre aussi là dans ses effets de marque, éventuellement « tel » un trait unaire qui viendrait à la fois remarquer et se démarquer de ce qui faisait et pourrait faire symptôme. Marque à persister, là au futur comme un avant-poste qui ne serait ni angoisse, ni celui de la phobie. Y-a-t'il effacement après interprétation, évanouissement de la marque symptomatique, ou bien en effet une persistance mnésique, comme un rappel de ce qui fut, rappel de son dénouement ? Rappel au sens où Lacan disait, provocateur et en vérité « c'est le présent qui fait le passé » !

Dans la leçon du 13 mai 1964 des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* il parle de deux côtés, l'un étant celui du refoulé primordial, qui est un signifiant dit-il. Et « A l'autre extrémité, celle de notre interprétation, cette interprétation concerne ce facteur d'une structure temporelle spéciale, que j'ai essayé de définir par la métonymie. L'interprétation, dans son terme, pointe, non pas essentiellement les étapes de la construction, mais le désir auquel, dans un certain sens, le sens du vecteur que j'essaie ici de vous faire sentir, elle est identique. Le désir, c'est en somme l'interprétation elle-même. » Question du signifiant et de l'objet métonymique du désir. Question également de la pulsation de l'inconscient.

Dans la leçon du 15 avril du même séminaire se dévoile ce qu'est l'interprétation en analyse. «... le moment de fermeture de l'inconscient, de la pulsation temporelle qui le fait disparaître à un certain point de son énoncé, ce moment, Freud quand il amène la fonction du transfert, a bien soin de le marquer comme la cause de ce que nous appelons transfert... Ce que le sujet a commencé d'abord d'en donner sous une forme où l'interprétation de l'analyste ne fait en somme que recouvrir le fait que l'inconscient et ses nœuds dans leur constitution, où qu'ils aboutissent, au rêve, au lapsus, au rire du mot d'esprit ou au symptôme, l'inconscient lui-même, s'il est ce que je dis, à savoir jeu du signifiant, l'inconscient dans ses formulations a déjà, lui, procédé par interprétation. » Et Lacan rappelle que le premier temps du transfert est résistance, « le transfert est le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient, que l'inconscient se referme par le moyen du transfert, qu'il est là quelque chose qui, loin d'être ce que j'ai appelé tout à l'heure la passation de pouvoirs, est justement la fermeture en tant qu'elle lui est opposée. ». Lacan critique ici cette modalité de

l'interprétation qui viserait à s'appuyer sur la « partie saine du moi », celle qui justement ferme la porte, pour dire que c'est au moment où derrière la porte « la belle ne demande qu'à rouvrir les volets » que l'interprétation doit porter. « Le discours de l'Autre qu'il s'agit de réaliser, celui de l'inconscient, il n'est pas au-delà de la fermeture, il est au dehors, et c'est lui qui, par la bouche de l'analyste, en appelle à la réouverture du volet. » Paradoxe ainsi, « à désigner dans ce mouvement de fermeture justement le moment initial où l'interprétation peut prendre sa portée ».

Quant au concept de répétition il est développé dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* par exemple dans la leçon du 15 avril 1964 : « N'oublions pas que quand Freud nous le présente, il nous dit, ce qui ne peut être remémoré se répète dans la conduite. » Il parle de la remémoration, dont la limite est la résistance.

Autre manifestation clinique, enfin clinico-théorique, du temps.

Chez **ce jeune garçon**, homme de lettres, à la personnalité obsessionnelle. Sa mère vient d'avoir un cancer, elle pèse 33 kg, ne mange plus... Il va aller la voir, il a peur. Quoi faire se dit-il ? Quoi lui dire ? « Il y a urgence » me dit-il. Il est pris par le temps, il est pris par le Maître absolu qu'est la mort. Pas le temps d'attendre ici, d'aménager, de reculer, de polir la belle pierre – tombale ? – ou de bien façonner le cadeau, l'étron. La question du désir ici est catalysée par le Réel anticipé de la mort.

Pour le névrosé – je vais me référer ici aux deux tores enlacés tels que décrits par Lacan dans le séminaire *L'identification* – la demande du sujet correspond à l'objet « a », l'objet du désir de l'Autre (ceci différemment du fantasme que Lacan présente sous le support du cross-cap, et où le « partenaire » du sujet cette fois n'est pas l'anneau de l'Autre mais un objet, l'objet « a », de structure différente). L'hystérique mettra l'accent sur l'objet de l'Autre, pris comme support de sa demande. Pour l'obsessionnel l'accent est mis sur la demande de l'Autre, prise comme objet de son désir. Ici, que lui dire, à cette mère, dans cette situation où la mort se profile, qui corresponde à ce qu'elle attend, en ces derniers instants ?...

« Idée de fuir », dit-il, qui ne fait qu'attiser son devoir... de lui délivrer les bons mots, ceux où se conjoindraient le désir et l'Amour. Les mots – « vrais » - du désir et de l'Amour à-mère, en ces instants pressés par la mort. L'obsessionnel mis au pied du mur de sa jouissance masochiste de l'attente (Cf. Lacan ; et Deleuze). Alors il s'angoisse et surtout s'agite. Et il théorise sur ce fait qu'il sait bien... qu'il ne faudrait justement pas théoriser... mais être « vrai ». Point vif de la castration... que les mots là ne lui manquent pas.

Le temps et l'obsessionnel.

Dernier cas, bref... !

Un homme assez jeune, en analyse depuis assez longtemps, avec une structure obsessionnelle (ce n'est pas rare aujourd'hui !), depuis un certain temps mettait longtemps avant de commencer de parler, puis... n'en finissait plus de parler ensuite. Je me disais qu'il s'appropriait tout de même un peu trop le temps, et je réfléchissais à ma place d'acceptation au long cours... Le temps pour lui s'étirait, ce n'était plus des « séances lacaniennes »... ! C'était aussi et surtout le

réinstaller dans le *discourcourant*. Un jour il commence enfin : « J'aimerais bien... ». Je l'interromps là-dessus, sur ce seul et brillant début de phrase, sans doute plus au conditionnel qu'au futur... Il m'en saura gré après le mécontentement d'usage !

III. Alors la demande.

J'évoquais le colloque de la Fondation Européenne pour la psychanalyse dont le titre était, en 2001, « Demande et réponses contemporaines » publié chez érès.

Cela m'a rappelé cette phrase entendue que l'on prête, souvent avec une odeur de scandale qui siérait au personnage, « **Avec de l'offre je fais de la demande** ». Mais c'est bien le vent actuel n'est-ce pas, c'est ça l'économie de marché et d'ailleurs ce principe a toujours existé ! Voyez en psychiatrie, en médecine aussi si l'on assimile simplement ces deux-là, médecine et psychiatrie, comme cela est fait aujourd'hui, voyez ces « pôles d'excellence » : cibler le comportement, la demande immédiate, y répondre de même dans l'im-médiat, le non médiatisé par le langage ou si peu, voire anticiper si ce n'est devancer la demande. Sans parler des laboratoires pharmaceutiques qui tiennent prêt le médicament à lancer et martèlent juste avant le symptôme préfabriqué, à supprimer, avec ce médicament s'entend. Certes les « labos » ne font pas que cela et le symptôme préfabriqué n'est pas sans rapport avec quelque chose d'existant mais dans le subjectif de la psychiatrie on peut oser n'est-ce-pas ?...

Alors qu'a voulu dire ainsi Lacan ? De quelle offre s'agit-il ? Lacan est-il prosélyte ? Dealer ?... De quoi ? La phrase exacte est la suivante. Elle se trouve dans le séminaire *Ou pire, leçon du 9 février 1972*. Elle n'est pas tout à fait la même que celle que je viens de citer...

« Je te demande

De me refuser

Ce que je t'offre Parce que c'est pas ça »

« Lettre d'(a)mur » dit Lacan, ce *Je te demande de me refuser ce que je t'offre*. Le *parce que ce n'est pas ça* est repris par Lacan : « *Ça n'est pas ça*, il y a le *ne* d'ajouté. Quand le *ne* est ajouté, il n'y a pas besoin qu'il soit explétif pour que ça veuille dire quelque chose, à savoir la présence de l'énonciateur, la vraie, la correcte. C'est justement parce que l'énonciateur ne serait pas là que l'énonciation serait pleine que ça devrait s'écrire ; *parce que : c'est pas ça* ».

Il termine la leçon, leçon difficile, par une explicitation : «... ce dont se fonde le discours de l'analysant, c'est justement ça : *je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça* ? C'est là la demande fondamentale, et c'est celle qu'à négliger, l'analyste fait toujours plus prégnante.

J'ai ironisé en un temps : « avec de l'offre, il fait de la demande ». Mais la demande qu'il satisfait, c'est la reconnaissance de ceci de fondamental, que ce qui se demande, *c'est pas ça*. »

Ces demandes aujourd'hui sont quelque peu imprécises, pas forcément demandes « directes » d'analyse. Ça reviendra. Mais du temps de Freud les demandes étaient-elles de l'or pur ?... Sûrement pas !

Je note une autre phrase, entendue parfois après ce genre de « demande d'aide » évasive : « Faire une analyse ? **Si vous pensez que ça peut m'apporter quelque chose... !** ». Voilà bien ! Cette remise à la

charge de l'autre de la responsabilité finalement, remise de la décision à la charge de l'Autre ; la garantie, sinon il y aura faute de votre côté... Demande et désir ici conjoints. Pas de risques ! Où est l'offre et où se situe la demande ? Apporter quelque Chose... Ici il serait de bon ton de distinguer la disparité subjective, la dissymétrie... « Ah mais voilà... quelle Chose ? Comment vous commencez... ! »

Cette Chose qu'il s'agirait tout de suite de trouver, de lui donner... Cette chose qui serait enfin « le trauma » dont il a tant entendu parler à propos de la psychanalyse, période freudienne de la catharsis, dont le maître s'est dégagé devant l'insuccès ! LE trauma enfin découvert, trauma causal... Alors qu'il s'agit plutôt du chemin à effectuer à travers les signifiants de son histoire, d'après lesquels se dégage le lien des signifiants et de l'objet, analyse du fantasme.

Mais, se souvenir **DU trauma**... ça tient !

Reprenons la leçon du 15 avril des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* que j'ai mentionné auparavant au sujet de la répétition. « En un sens on peut aller à croire que l'opacité du traumatisme, telle qu'elle est alors maintenue dans sa fonction inaugurale par la pensée de Freud, c'est-à-dire pour nous, la résistance de la signification, est là nommément tenue pour responsable de la limite de la remémoration. Et, après tout, nous pourrions nous y trouver à l'aise dans notre propre théorisation, de reconnaître qu'il y a là un moment fort significatif, ce qu'on pourrait appeler la passation de pouvoirs du sujet à l'Autre. » Mais Lacan ici va parler de la pulsation de l'inconscient dans son rapport avec le transfert ; il s'agit de laisser venir les signifiants dans le moment de l'éclipse, de pulsation, non de donner une explication psychologique d'une cause traumatique essentielle retrouvée (ce qui ne l'exclue pas !). Le schéma de la nasse dans la leçon du 22 avril 1964 représente cette pulsation de l'inconscient, « l'inconscient, s'il est ce quelque chose de marqué par une pulsation temporelle, s'il est ce qui se referme dès que ça s'est ouvert, ... et si la répétition est répétition par rapport à quelque chose de toujours manqué, le transfert ne saurait par lui-même, tel qu'on nous le représente comme mode d'accès à ce qui se cache, à ce qui est occulté dans l'inconscient, être que précaire. Car si le transfert n'est que répétition, il sera toujours du même ratage ». En effet Lacan insiste sur répétition et pulsation de l'inconscient, pris dans le transfert, transfert qui s'il est celui de l'analyse ne peut se suffire de la reproduction ! Il y faut le troisième, tel la *drite personne* du mot d'esprit. Lacan précise qu'il faut savoir comment peuvent s'accorder « la notion que le transfert, à la fois obstacle à la remémoration, est en même temps présentification de ce dont il s'agit, à savoir de ce quelque chose d'essentiel qui, la fermeture de l'inconscient, qui est le manque toujours à point nommé de la bonne rencontre. » Quelque chose d'autre doit intervenir, quelque chose qui porte sur ce point de bascule qu'est la mise en jeu de l'objet « a », « obturateur de l'orifice de la nasse ». Temporalité spécifique de l'interprétation dans l'analyse. Et ce point nodal, « par quoi la pulsation de l'inconscient est liée à la réalité sexuelle... s'appelle le désir » (leçon du 29).

Alors, « Est-ce que faire une analyse peut m'apporter quelque chose... Dites-moi, là maintenant ! » Ce propos m'a souvent fait penser à un jeune enfant qui ne monterait sur le manège que s'il était sûr auparavant de gagner la queue du mickey !

L'assurance, la garantie... de ne pas trop y perdre !

Pour l'analyste c'est laisser, d'emblée, et c'est en ce sens que les entretiens préliminaires ne sont pas préséance, s'installer l'instant de voir, qui est à la fois celui de l'avant engagement (par exemple « aller voir » plusieurs analystes), et celui qui une fois engagé, ce qui nécessitera le temps pour comprendre et le moment de conclure, celui qui aura été l'instant de voir de la cure. C'est laisser un peu déjà le silence, là où se jouent la voix et le regard, l'objet « a ».

Les demandes aujourd'hui ce sont aussi « Pas de médicament mais pas d'analyse non plus... » ! Ou encore « Mon passé est normal... rien à dire ! », « rien de particulier (particulier dont Lacan l'associait au symptôme)...mais ça ne va pas (que Lacan associait aussi au symptôme !) »

Ici se jouent non seulement la diachronie – ce que l'on associe essentiellement, le plus souvent, à l'analyse, le passé... - ici dans ce genre de demande énoncée comme « plate », comme un électroencéphalogramme ! mais aussi merci à Lacan de « nous » avoir développé la **synchronie**, avec la linguistique et le signifiant – « le présent fait le passé » !

Ici se joue le transfert, à la fois massif (« c'est vous qui savez ! » ce qu'il me faut...) et sa fragilité, dans cet utilitarisme immédiat, ce gain sans avoir à passer par les détours nécessaires du chemin.

Ici se joue quoi ? Déjà la question de la division du sujet, une division remise à l'autre, l'analyste comme autre (et Autre ?) Division entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation.

Je prendrais délibérément une revue que j'admire beaucoup, à laquelle je suis abonné depuis ses débuts, la revue « Alliage », ici en son numéro 60 de juin 2007, avec cet article de Pierre Cassou-Noguès *Le temps de la parole à soi*. Je rends ici hommage entre autres à Jean-Marc Lévy-Leblond... Cassou-Noguès écrit à propos de la temporalité de la parole, mais de la parole à soi-même, ce qui est déjà plus complexe si ce n'est « complicatif » ! Il formule une phrase de Lacan à propos du futur antérieur. « Temps de l'analyse s'il en est, temps du sujet. Je répète l'expression de Lacan : la parole est « au futur antérieur », il s'agit de « ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir » ». Ce que Cassou-Noguès identifie en cet écart temporel à ce que Derrida appelle la « différance ».

Ceci m'a évoqué cette autre phrase de Lacan, dans laquelle me semble-t-il la question du temporel est présente : « **Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.** »

Cette phrase qu'on lit dans *L'Étourdit* (1973) doit être complétée par la suite, superbe : « Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant ». Tout mot est pesé dans la phrase. «... modale- module / universel», « subjonctif »... Le **subjonctif** exprime une relation de dépendance ; il vient de *joug*, atteler, joindre, comme les dérivés subjuguier, conjuguer, disjonctif, injonctif, conjuguer... Alors que subjectif vient de *jeter*, comme les dérivés projet, assujetti, adjectif, conjecture, injecter, abjection... rejet. Le subjonctif est surtout le mode de la subordonnée – Complétive par *que* (« Que Jacques fut vivant ne le surprenait guère ») Ou circonstan-

cielle, introduite par les locutions exprimant le temps, la cause, la concession, le but etc. (« Sortez avant qu'il ne pleuve. » « Ce n'était pas qu'il cherchât les disputes »). « Dans la principale, le subjonctif exprime le souhait, le regret, l'ordre, la défense, l'exhortation, l'éventualité, la supposition, la concession (« *Advienne* que pourra. » « *Plût* au ciel qu'il soit heureux. » « Que chacun se *retire* et qu'aucun n'*entre* ici ») (Dictionnaire de langue française ; Jacqueline Picoche). Le futur antérieur, pour rappel, est l'avenir considéré par rapport à un autre événement à venir (« Je serai parti quand vous arriverez »).

L'énoncé n'est pas d'assertion, malgré son aspect de formule universelle ; il est un mode lié au sujet et au signifiant.

Ces **entretiens préliminaires**, Lacan en conseillait vivement l'exercice, notamment le temps de mettre l'analysant au travail. « Mesurer ce qu'on fait quand on entre dans une psychanalyse, c'est quelque chose qui a bien son importance, mais en tout cas quant à moi, qui s'indique dans le fait que je procède toujours à de nombreux entretiens préliminaires » (Leçon du 17 février *D'un discours qui ne serait pas du semblant*). Ce n'est pas vous, disait-il lors de la conférence à Genève, qui devez en pétrir la pâte, mais lui, l'analysant, qui doit faire usage de l'analyste. Il ne s'agit pas tant dans les entretiens préliminaires de poser un diagnostic que de situer l'engagement du désir de l'analyste, ainsi que de situer la possibilité pour le futur analysant de faire tourner les discours, de témoigner d'une possible mobilité de la parole.

Ici peuvent s'évoquer les trois temps, ceux du fantasme fondamental, ceux des trois prisonniers bien sûr, chacun à sa manière. Le temps de la demande a-t-il changé, à ce que l'on puisse laisser poursuivre ?

Le sujet a-t-il changé ? Il est toujours sujet au langage sûrement ; mais comment ? Cela est-il essentiellement immuable dans son appréhension, c'est le cas de le dire ?...

Radiophonie, 1970 : « Le langage fait novation de ce qu'il révèle de la jouissance et surgit le fantasme qu'il réalise un temps.

Il n'approche le réel qu'à la mesure du discours qui réduise le dit à faire trou dans son calcul ».

Qu'on dise...

La demande aujourd'hui me semble spécifiée dans le temps du présent, *tout de suite*... Et Tout !

Certes le futur est présent, dans l'inquiétude et l'exigence d'une garantie immédiate. Quant au passé c'est passé !

D'autre part la question **du savoir** s'est à la fois démultipliée, le quantitatif, le cumulatif montre une possible infinitude – possible d'accès – mais également il a cette dualité d'en rester à l'informatif : « qu'en faire ? », est-il dit.

Ce qui pose, et laisse, la question d'une adresse, d'un lieu d'où il serait répondu – mais répondu quasiment avant – ou dans le même temps – que la déposition. Les quelques personnes bien « formatées » comme on dit, les « gagners et gagneuses », lorsqu'il leur arrive de venir consulter, c'est rare..., ne supportent absolument pas de ne pas obtenir de suite la réponse efficace, là, d'emblée. Pas de chemin à parcourir, l'efficace se témoigne par le « maintenant ». Exigence moderne...

Et qui pose la question du transfert !

Qu'il y ait sujet supposé au savoir, non, ça « on peut l'avoir », encore et encore, on sait – sur le mode informatif – mais il faut un sujet supposé au pouvoir... du pouvoir s'en servir, réussir, gagner, une garantie pour cela ! Un savoir qui donne **pouvoir**.

Ainsi l'association libre suppose un abandon, un abandon non seulement à le laisser-dire mais à ce qui pourrait être dit malgré soi... À la chaîne associative qui, loin de donner dans l'im-médiat le savoir du « trauma » causal – encore du savoir et basta ! – ne sait pas « où elle va »... Encore une résistance, ce savoir supposé, à l'inconscient. « Vanité de la conscience » disait Freud, que l'on peut retrouver encore dans cet énoncé entendu : « Bon j'ai dit des choses mais qu'est-ce que j'en fais ? » Appel à l'autre mais sur un mode de remise à charge. Poursuivre... Tentative encore de l'effacement du Qu'on dise ?... Appel à recevoir le bon objet, dans le réel, mais que ce réel soit profitable, mais à quel titre ? Au titre *moïque* bien sûr.

Il y a là matière à définir ce dont il s'agit aujourd'hui dans ces demandes et dans le parcourt qui en est exigé. Résoudre l'insatisfaction, devenue intolérable voire inadmissible, injuste, et ceci comme dit la pub « à un moindre coût »... Surtout s'il ne s'agit que de paroles...

Qu'en est-il **du fantasme**, ce qui selon Lacan est à analyser ?...

Dans la leçon du 9 mai 1962 du séminaire *L'Identification* il en parle ainsi. Il se sert du graphe du désir. « Le fantasme a une fonction homologue à $i(a)$, du moi idéal, moi imaginaire sur lequel je me repose ». Cette fonction du fantasme anticipe dit-il la fonction du moi idéal. « Le sujet imaginairement anticipe celui qu'il désigne comme *moi*. C'est celui-là même sans doute que le *je* du discours supporte dans sa fonction de *shifter*. Le *je* littéral dans le discours n'est sans doute rien d'autre que le sujet même qui parle, mais celui que le sujet désigne ici comme son support idéal c'est à l'avance, dans un futur antérieur, celui qu'il imagine qui aura parlé. « Il aura parlé ». Au fond même du fantasme il y a de même un « Il l'aura voulu ». ».

«...dans le graphe j'ai tenu impliquée une dimension de temporalité. Le graphe est fait pour montrer déjà ce type de nœud que nous sommes pour l'instant en train de chercher au niveau de l'identification. Les deux courbes s'entrecroisant en sens contraire, montrant que synchronisme n'est pas simultanéité, sont déjà indiquant dans l'ordre temporel ce que nous sommes en train d'essayer de nouer dans le champ topologique. Le mouvement de succession, la cinétique signifiante, voici ce que supporte le graphe. » Il est important de poursuivre avec lui. « Je le rappelle ici pour vous montrer la portée du fait que je n'en ai point fait tellement état doctrinal, de cette dimension temporelle, dont la phénoménologie contemporaine fait ses choux gras, parce que, à la vérité, je crois qu'il n'y a rien de plus mystificateur que de parler du temps à tort et à travers. »

Cependant Lacan évoque la difficulté d'établir une dynamique temporelle, non plus une cinétique, et il plaide alors pour la définition, antérieurement à cet établissement, d'un « repérage topologique spatialisant de cette fonction identificatoire ». Il rappelle la tension temporelle présente dès le stade du miroir, une tension, une dynamique temporelle qui soient celles de l'inconscient et non de la phénoménologie, qui soient aussi spatialisées.

Je termine par **André Gide**, lu au hasard : « Le présent est plein de tous les avènements si le passé n'y projetait déjà une histoire ».

Au psychanalyste de « jouer », de donner « libre jeu ».